

Frank O'Hara

# Ode sur la tombe de Jackson Pollock et autres poèmes

traduit par Claude Minière et Margaret Tunstill

ODE SUR LA TOMBE DE JACKSON POLLOCK  
(sur la causalité)

Il y a le sens de la cohérence névrotique  
vous pensez peut-être que la poésie est trop importante et vous aimez que  
soudain chacun soit supposé être veiné, comme marbre  
ce n'est pas aussi simple mais c'est assez simple  
la pierre est la moins vivante des formes que l'homme ait baisées  
et ce n'est pas pathétique, et ça dure, un arbre majestueux  
dans l'immense sourire du bronze et des herbes vertigineuses

Maud pose sa poupée, un chariot rouge et sa tortue  
prend ma main et vient avec nous, montre le bronze *JACKSON POLLOCK*  
sautillant sur la pierre comme font les enfants, dit partant  
en courant main dans la main « il n'est pas dessous, il est dans les bois » plus loin  
et comme cet enfant sur ta tombe rends moi rêveur  
rends mes lignes fines comme glace, puis gonfle tels des pythons  
la couleur de l'Aurore quand elle apporta dans un traîneau pour la première fois le feu  
en Artique  
inscris une félicité sexuelle sur la page de quelque énergie que je brûle pour l'Art  
et ne surveille point ma vie, mais lis et lis à travers cette terre de cuivre

---

(Alfred A. Knopf, éditeur, New York).

nullement pour tomber, mais disparaître ou brûler! saisissant un tombeau à la gorge  
qui est le regard de la terre son ambiguïté de lumière et de bruit  
l'épaisseur dans un regard de convoitise, de l'air dans l'œil  
le halètement d'une main mouvante comme changent les cartographies et les visages  
deviennent vides  
il est noble de refuser d'être additionné ou divisé, privilège de rois

et il y a la laideur que nous cherchons en vain  
à travers la vie pour laquelle nous languissons tel un Baudelaire mortuaire  
travaillant pour Skouras  
habitant les voisinages de Lear! Lear! Lear!  
demeure d'un cœur solitaire

car l'ancienne Romance drapait les *dolors* sur une motte peinte, chaque facette  
une région de déclin valeureux, casque de bruyère, *mollement*, *moelleusement*  
et toute cette férocité étincelante tourna au vert et couvrit d'herbe les formes  
comme plus tard dans *The Orange Ballad of Cromwell's Charm Upon the Height* « *Si vert* »  
comme dans les contes de cette époque et avant, s'il y avait le moindre écrit  
de mots doux pour assombrir les tendres sujets de leurs rondes futures  
être jamais couchées! romantisées, élaborées, baisées, chantées, amenées au dernier  
« soupir »  
tout ça est pire que la légère appréhension du type bouddhiste surpris à mi-chemin  
sur le massif de roses-thé de sa faucille cognant contre les vitraux du Moine, lune  
pas notre lune

à moins que le thé exude un peu de vent et un agent empoisonné  
pour atteindre la bile et lui donner un soupçon sans suite de ce que l'amour est  
l'amour est proche

le coup d'alerte, solitude, la situation qui annonce l'expérience  
pas assez pour être moins, pas assez pour être plus  
vivant, malade; et mort, mourant  
comme le baiser d'amour rencontrant le baiser de haine  
« oh, tu sais pourquoi »  
chaque pôle en s'accroissant devient son contraire  
ce qui monte  
doit  
descendre, ce qui se défait doit le faire, être immobile et marcher dans New-York  
marchons dans cette forêt tout proche, fixant notre regard sur les arbres qui grondent  
dans lesquels une épopée ou deux, de frivolité pompeuse, agitent leurs genoux cagneux  
et cherchent un public  
sur la colonne de nos morts un nuage  
souple  
poussé, vapoureux et condamné  
marchant à l'amour et de rubans chatoyant  
a gagné pour lui le titre de *Bird in Flight*

## HOMOSEXUALITÉ

Ainsi nous arrachons nos masques, n'est-ce pas, et gardons nos bouches closes? comme si nous devions être percés d'un regard!

Ce que chante une vieille pie n'a pas plus de bon sens que les vapeurs qui escamotent l'âme quand quelqu'un est malade;

ainsi je tire les ombres autour de moi comme une bouffée et plisse mes yeux tel qu'au moment le plus crucial

d'une très longue histoire, et nous voilà partis! sans reproche et sans espoir que nos pieds délicats

puissent à nouveau toucher la terre, même « très bientôt ». C'est la loi de ma propre voix que j'étudierai.

Je commence comme glace, le doigt sur mon oreille, l'oreille sur mon cœur, cette fière chienne à la poubelle

dans la pluie. C'est merveilleux de s'admirer avec une totale candeur, recensant les mérites de chacune

des latrines. 14<sup>e</sup> rue c'est ivrogne et crédule, 53<sup>e</sup> ça cherche le frisson mais aussi c'est tranquille. Les bons

aiment un parc et les idiots une gare, et il y a les divins qui se poussent ici

et là le long de l'ombre étirée d'une tête abyssinienne dans la poussière, traînant leurs élégants talons ailés

criant pour confondre le bourgeois « C'est un jour chaud d'été et je veux être désiré plus que tout au monde ».

COMMENT LES ROSES TOURNENT AU NOIR

D'abord tu as pris le poney en porcelaine  
d'Arthur sur la cheminée et ! l'as lancé  
contre le radiateur ! Oh c'était  
moche ! nous étions en train d'écouter Sibelius.  
Puis, de l'essence de ton briquet, tu arrosas  
chaque fleur au tendre bouton mauve, jetas  
en arrière ta tête léonide, et mis le feu.  
Ton rire maniaque, dans la salle  
de bains. Tu peux parler de buisson ardent ! Moi,  
qui suis capable de rompre d'un mot, j'étais tout  
amusé ! A la réflexion je ne le suis plus.  
Envoie moi ta tête à tremper dans le suif !  
Tu n'es mythique que si je décide de  
parler. J'ai donné mon haleine à ces cendres secrètement.  
Seuls les héros détruisent, comme je te  
détruis. Sache maintenant que je suis les roses  
et c'est d'elles que je choisis de parler.

POÈME

Lumière clarté avocat en salade dans le matin  
après toutes les choses terribles que je fais combien il est  
étonnant  
de trouver pardon et amour, pas même pardon  
puisque ce qui est fait est fait et que le pardon n'est pas l'amour  
et l'amour est amour rien de mal ne pourra arriver  
bien que les choses puissent devenir ennuyeuses irritantes et traînantes  
(on l'imagine) mais pas vraiment pour l'amour  
et bien qu'au prochain coin de rue tu te sentes encore distant  
la simple présence  
change tout comme une goutte chimique tombée sur le papier  
toutes les pensées s'évanouissent dans une étrange excitation calme  
je ne suis sûr de rien sauf de ça, intensifié par la respiration

RÊVE DE BERLIN

Nuit (bleu)  
le long du long chemin (d'ici)  
Alexandre Blok (pleurait)  
de manière acceptable (sic)  
in sui generis (est)  
mangeait (tristement)  
à même le plancher (de)  
un asticot (rose)

un jour passe (si)  
dans un cercle complet (rien)  
et un rêve libère (dans)  
ses poèmes de ceylan (route)  
où demeure (mort)  
le poisson non-Artique (pour)

combiner (à)  
des mouvements exceptionnels (sous)  
ton verre brisé (amour)  
ton erre captive (crin)  
et la déchéance (baiser)  
de ta férocité (plaisirs)

doux et (non)  
savoureux (appétit)  
est le prix (libre)  
de la défaite (genou)

ceux-ci (cheveux)  
sont les soldats (armure)  
de Fidelio (sombre)  
Yoicks! (pieds)  
chassant dans les abysses (parade)  
qu'est-ce qu'il y a dans le ciel (renversé)  
ils clignent (souriant)  
ils aiment à (sentir)

une fille (déguisée)  
descend (plus loin)  
avec une étiquette (dorée)  
sur ses reins (héroïne)  
c'est sa main (sur)  
des plumes (en feu)

VARIATIONS SUR « L'ARBRE DU PARADIS »

Assis dans un coin de la galerie  
je remarque qu'Albers griffonne un petit A  
dans l'angle en bas à droite avec la date  
et les tableaux sont comme des projecteurs  
dirigés sur mon vide  
que je suis ailleurs attendant  
le lieu où ma vie existerait comme un arbre  
dans une prairie  
la chaude circulation qui l'habite est mon paysage naturel  
car je ne suis pas seul là-bas  
puisque le ciel au-dessus des étages  
est plus proche

C'est ce que les anciens entendaient dans paradis  
être avec quelqu'un  
et pas seulement attendre où que l'on soit

MRS BERTHA BURGER

Une veuve. Elle a vécu tant de vies  
chacune telle une braise qui maintenant rougeoie.  
Les jours de ténèbres comme tant de couteaux  
elle sent chaque plénitude présente sur sa poitrine et son front.  
Chaque vie, protégée, chérie et convoitée  
et pensée pour en trouver la sagesse  
elle revoit quand elle est ballottée par les événements :  
les fragiles embarcations savent bien leurs propres tourments,  
et elle connaît bien la dignité des tempêtes.  
A l'occasion d'une remarque elle livre son histoire  
et ses réflexions ne sont ni frivoles ni plates.  
Sa vie est belle, libre de toute haine;  
la connaître est connaître à quel point parfois  
on peut aimer, comme on voit à nouveau la lumière

LES FLUTES DE PAN

Une sérénité est renforcée par le mouvement de la lumière  
et plus même que je puis entendre ou savoir  
des premières fleurs le souffle me vint de leurs signes tachetés  
sous l'herbe grise où je ne vais plus.  
Ma vie était alors un hiver en chaleur de besoins,  
juste alors! et maintenant, si négligeante d'elle-même,  
ma volonté se détend des roseaux vert tendre  
qui jaillissent avec arrogance bien qu'ils ne soient semés.  
Donc, ils ne souhaitent aucun vent. Ils sont un lac,  
et se plient quand ils veulent et n'accueillent pas  
le soleil. Ils fouettent l'air et ne rompent pas;  
indifféremment ils disparaissent la nuit,  
et du même calme dont la terre est privée d'eux.  
La terre muette et sans passion, et qu'ils quittèrent.

---

Avec Frank O'Hara (né en 1926, Baltimore) se produit une fêlure particulière dans le sol géographique de la tradition poétique. Si Ezra Pound et Charles Olson sont pris dans un jeu de rapports croisés du temps et de l'espace, à leur *naïf* (Joyce : « Father time and mother spacies »), la poésie de O'Hara est une espèce de *précipité* de la posture spatiale d'un corps rêveur. Et télescopage violent, comme celui du « beach-buggy » qui, sur une plage de Fire Island, un matin de juillet 1966, allait provoquer la mort du poète. *Dénouement* tendu. Sur la tombe, Allen Ginsberg chantera des sutras.